

## Homosexualité et désir d'enfant

**G**ermain et moi sommes en couple depuis quatorze ans. Notre histoire d'amour débute au travail, dans les locaux de LCI, la chaîne d'information du groupe TF1. Il est journaliste. Je suis assistant d'édition. À l'époque, il a 41 ans. J'en ai 24. Quelques regards, des sourires, un échange au coin café. J'avais senti qu'il devait être plus intéressé par les hommes que par les femmes. Au cours de l'année 2005, la personne en charge des plannings me propose de remplacer la programmatrice de *Question d'actu*, l'une des émissions phares de la chaîne. Une émission de débat d'actualité qui réunit des spécialistes sur le plateau. Mon rôle sera de trouver ces fameux spécialistes, et celui qui me dirigera dans ma tâche n'est autre que Germain. Il est le rédacteur

en chef de *Question d'actu*. C'est ainsi que je quitte l'effervescence du bocal des flashes infos pour gagner l'étage supérieur de la tour TF1, où se trouve l'*open space* dédié aux magazines. Durant deux semaines, le temps du remplacement, nous partageons le même bureau, face à face. Le jeu de la séduction se confirme et, un mois plus tard, alors que je suis retourné dans le bocal, notre histoire d'amour débute à l'issue d'une soirée arrosée entre collègues. Très vite, les allers-retours entre mon petit appartement loué à Boulogne et le sien dans le Marais se multiplient. Notre couple devient une évidence. En cinq mois, sans même en avoir conscience, nous vivons ensemble. Le temps d'annoncer la nouvelle à ma famille, je sous-loue mon appartement à une amie.

Si l'on m'avait dit qu'à 25 ans je m'installerais avec l'homme de ma vie et que cet homme aurait dix-sept ans de plus que moi, ne serait-ce qu'un an avant, je ne l'aurais jamais cru.

Au-delà de la différence d'âge, cette vie de couple fait surtout de moi un homo qui aime et s'assume. J'ai grandi entre Versailles et Saint-Germain-en-Laye. Dans cet ouest parisien chic et catholique, le divorce de mes parents, alors que j'avais 6 ans, avait déjà fait de moi un marginal, autant dire qu'un *coming out* précoce n'aurait pas été du meilleur effet ! Et puis mon homosexualité n'est devenue une évidence qu'à l'âge de 18, peut-être 20 ans. Quelques hommes m'ont éveillé. Germain m'a révélé. Au bout d'un an

de relation, j'annonce la nouvelle à ma mère. Elle n'ignorait pas que j'avais déjà eu de l'attirance pour des garçons, mais elle préférerait sûrement retenir mes amourettes avec des jeunes filles. Le choc est rude : « Mon fils va être malheureux. Mon fils n'aura pas d'enfants. Et que vont penser les autres ? »

Comme disait ma grand-mère : « Avec le temps, tout passe. » Au fil des mois, des années, ma famille me découvre épanoui. Même mon père, réservé et pudique, doit se rendre à l'évidence : je suis heureux comme ça. Notre bonheur a sans doute aidé nos parents à assumer notre homosexualité comme nous le faisons. Les années avec Germain passent à une vitesse incroyable. Il gravit les échelons au sein du groupe TF1. De mon côté, je deviens journaliste et réalise des reportages télévisés dans différentes sociétés de production.

Notre travail nous plaît. Notre amour reste intact. Avec nos familles et nos amis, la vie est belle. À la maison, il nous arrive de plus en plus de discuter de notre désir d'avoir des enfants. Difficile de savoir comment naît un tel désir. D'autant plus quand on est homosexuel. Il faut déjà pouvoir s'autoriser à imaginer avoir un enfant en étant en couple avec un homme. Lorsqu'il avait l'âge que j'ai aujourd'hui, Germain aurait-il même pu songer à fonder une famille homoparentale ? Nous ne sommes pas de la même génération. Nous n'avons pas vécu la même représentation de l'homosexualité. Dans sa jeunesse, Germain ne se

dévoilait pas. Ses parents, ses frères, ses collègues et même certains de ses amis ne savaient rien de son orientation sexuelle et de ses amours. Dans les années 1970, comme les autres, Germain découvre Claude Brasseur incarnant le rôle de l'ami attachant qui cache son homosexualité dans *Un éléphant ça trompe énormément*, puis, en 1983, il est forcément marqué par *l'Homme blessé* de Chéreau. Un univers glauque, sulfureux. Comme les autres, Germain découvre aussi la musique et les clips d'artistes ouvertement homosexuels. Boy George. George Michael. Et au milieu de toute cette imagerie, les terribles années sida prennent place. Évidemment, comme tous ceux de cette génération, Germain a connu cela. Et, à la maison comme au bureau, l'homosexualité restait un tabou. Encore inscrite au registre des maladies mentales dans les esprits, elle n'était que sexualité déviante. L'amour entre personnes de même sexe se taisait. Adolescent puis jeune adulte, je n'ai pas exactement vécu cela. L'homosexualité restait un chemin en dehors des normes, une horreur pour certains, et les garçons trop efféminés se faisaient toujours traiter de pédé à l'école, mais j'ai d'autres souvenirs.

Le souvenir de mon oncle, homosexuel, qui se libère petit à petit de ses chaînes et apprend à assumer sa différence. Le souvenir d'une cousine aussi, qui, divorcée de son mari, refait sa vie avec une femme. Vivre son homosexualité dans les années 1990 n'était pas simple, mais possible. Puis ces images, plus tard,

à la télévision, souvent caricaturales, mais qui avaient le mérite de faire entrer l'homosexualité dans tous les foyers. *Loft Story* sur M6. La première téléréalité en France. Mes deux lofteurs préférés étaient Laure, la bourgeoise sympathique et déjantée et, bien entendu, Steevy, l'homosexuel fêtard au grand cœur. La fiction fait aussi évoluer les mentalités. Récemment, je me souviens de Rachel, personnage central de la série musicale *Glee*. Rachel a deux papas.

Aujourd'hui, être homosexuel et avoir des enfants n'est plus inconcevable. Et, aujourd'hui encore, Germain me dit que c'est moi qui provoque en lui ce désir d'enfant. La force de notre amour. La stabilité de notre couple. La conviction d'avoir trouvé son *alter ego*. La certitude qu'à présent il n'y aura plus que moi. Et il a raison. Comme lui, je suis sûr de notre amour. Cette évidence que seule la mort pourra nous séparer.

Notre désir d'enfant est né de notre amour. Avoir un enfant ou plusieurs serait le prolongement de cet amour. Et puis, à deux, Germain et moi nous sommes toujours sentis plus forts pour affronter le quotidien et ses épreuves. Alors avec des enfants, une famille, tous ensemble, ne serions-nous pas encore plus forts pour avancer dans la vie ?

Évidemment, cette question, nous nous la posons. Notre enfant, nos enfants pourraient-ils être heureux avec deux papas ? Au sein de notre foyer, dans notre bulle, ils seront protégés, mais à l'extérieur, avec

les inconnus, à l'école, au parc, en vacances sur la plage, ou tout simplement dans la rue, comment feront-ils avec deux pères ? D'autres que nous ont déjà fondé des familles homoparentales. J'en ai lu, des articles disant que ces enfants arrivent à s'épanouir avec deux parents de même sexe. J'en ai vu, des études réalisées en Australie ou ailleurs dans le monde, où les familles homoparentales existent officiellement depuis plus longtemps qu'en France. Ces études disent que les enfants qui ont deux parents de même sexe ne sont ni plus ni moins heureux que les enfants élevés par un père et une mère. Après tout, notre homosexualité, Germain et moi, nous l'assumons. Si d'autres enfants venaient à dire au nôtre que ce n'est pas normal d'avoir deux papas, nous saurions lui expliquer que nous sommes une famille normale, simplement différente. Et nous lui apprendrions que c'est beau, la différence.

Nous vivons à Paris, Germain et moi y pensons aussi. Nous sommes noyés dans la masse, dans la grande capitale où toutes les différences s'expriment peut-être plus librement qu'ailleurs ; cela aidera notre enfant, forcément.

Et puis ce désir d'enfant, c'est aussi un désir de transmission. Transmettre nos valeurs, à Germain et à moi. Les valeurs que nos familles nous ont elles-mêmes transmises. Des valeurs d'amour, de partage, de respect de l'autre, des valeurs d'éducation par le

savoir, les études. Ouvrir un enfant au monde qui l'entoure comme nos parents ont su le faire avec nous.

Et puis il y a ce patrimoine que Germain et moi construisons jour après jour. Pourquoi ? Pour qui ?

Je nous imagine tous les deux, vieillissants, seuls dans une belle maison ou peut-être un appartement avec vue. N'aurions-nous pas toujours cette amertume, ce regret, le sentiment d'être passés à côté du plus grand défi de notre vie de couple ? Ce défi d'avoir un enfant, de l'aimer et de l'élever.

Des enfants, la plupart de mes amis en ont déjà. Germain approche de la cinquantaine. Il est temps pour nous de devenir parents.





## 2

# Du désir à la conception

Plusieurs chemins peuvent mener un couple d'hommes à la parentalité. En premier lieu, Germain et moi songeons à l'adoption, mais la démarche est compliquée. En France, le mariage pour tous n'est pas encore à l'ordre du jour et les couples homosexuels ne peuvent adopter en tant que tels. Pour obtenir l'agrément en vue d'une adoption, il faudrait cacher notre relation. Faire croire aux services d'aide à l'enfance que l'un de nous deux voudrait adopter en tant que célibataire, et avec un peu de chance le dossier pourrait passer si l'enquête se révélait positive. Mais faire semblant de ne pas être en couple, hors de question. D'autant plus que nous sommes désormais pacsés. Nous ne pouvons même plus mentir.

Autre solution, faire un enfant avec une femme seule ou avec un couple de femmes. Certaines histoires dont nous avons vent sont belles et pourraient donner envie. Au-delà des questions de filiation et d'autorité parentale, élever un enfant à deux semble déjà complexe, alors à trois ou à quatre ? Comment trouver un équilibre ? Certains le conçoivent. Nous n'y arrivons pas. Et peut-être avions-nous déjà en tête une autre idée, un modèle encore différent, celui d'un couple d'amis homosexuels. Ensemble depuis plus de vingt ans, ils ont un fils, aujourd'hui adolescent. Leur petite cellule familiale a l'air épanouie. Nous savons que leur enfant a été conçu aux États-Unis grâce à une mère porteuse. J'ai bien du mal à comprendre que des femmes puissent porter et mettre au monde un bébé pour d'autres. Quand bien même elles percevraient de l'argent. Germain est séduit par ce mode de conception. La gestation pour autrui, ou GPA, serait-elle notre solution ? À l'occasion d'un dîner, nos amis nous racontent en détail leur parcours. Il y a une quinzaine d'années, en Californie, ils réalisaient un reportage sur les mères porteuses. C'est ce qui leur a donné envie de devenir parents de cette façon. Ils nous parlent de Marlene, cette femme qu'ils ont suivie. Son histoire personnelle lui a donné l'idée de monter une microagence pour aider les couples en mal d'enfant. Marlene et son mari ont connu des tentatives de grossesse infructueuses ; le long parcours de la procréation médicalement assistée, sans succès ; les démarches

d'adoption qui n'aboutissent jamais... Et c'est finalement grâce à une mère porteuse que Marlene donnera à son mari leur premier enfant. Aujourd'hui, Marlene s'occupe de tout pour les couples qui, comme le sien, ne peuvent concevoir d'enfants par eux-mêmes. Elle leur permet de trouver une mère porteuse avec laquelle ils s'accorderont au mieux, le temps d'une grossesse ou, parfois, de toute une vie. Marlene met également les parents en relation avec des médecins spécialistes de l'infertilité et de la fécondation *in vitro*. Et, le cas échéant, lorsque les ovules d'une femme lui font défaut ou bien lorsqu'un couple d'hommes souhaite avoir un enfant, Marlene dispose aussi d'une base de donneuses d'ovocytes.

Nos amis entretiennent des échanges réguliers avec la mère porteuse de leur fils. Une mère porteuse qu'ils n'ont jamais cachée. Leur fils sait ce que cette femme représente pour lui et ses pères. La transparence de leur histoire me fascine.

Dans mon métier de journaliste, je travaille essentiellement sur des sujets de société. La vie des autres m'intéresse. Les personnes en situation de précarité, les familles en difficulté, les mariages heureux, les divorces, les *success stories*, les situations d'obésité extrême... Avoir la chance de rencontrer des personnes si différentes qui se livrent devant une caméra est une richesse incroyable. Dans chaque vie, je puise des enseignements. Et si la GPA n'était pas un sujet de travail pour moi mais le sujet de ma vie ? Germain se

sent prêt à se lancer dans cette aventure. Marlene est d'origine égyptienne, mais elle a fait ses études à Paris et parle bien français. C'est un point rassurant pour nous, qui maîtrisons mal l'anglais. Allons rencontrer cette femme. En la questionnant, j'arriverai peut-être à comprendre comment une femme accepte de porter un enfant pour d'autres.

3

## San Francisco, Californie

**18** juillet 2011. Aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle. Vol AF084. Ce vol Paris-San Francisco, nous serons amenés à le prendre de nombreuses fois. Aujourd'hui, c'est une première. Des États-Unis, nous ne connaissons que New York. Nous sommes enthousiastes à l'idée de découvrir l'Ouest américain. San Francisco, berceau de la libération gay avec son célèbre quartier Castro. Après notre rendez-vous dans trois jours avec Marlene, nous projetons aussi d'emprunter la route 1 qui longe la côte, vers le sud, en direction de Los Angeles.

Onze heures d'avion plus tard, nous atterrissons au SFO, le San Francisco Airport. Malgré un bon vol, nous sommes cueillis par les neuf heures de décalage. À Paris, il est l'heure de se coucher. Ici, ce n'est que le

tout début d'après-midi. L'excitation surpasse encore la fatigue, et SFO est mieux organisé que Roissy. Avec notre anglais approximatif, nous trouvons l'Air-Train qui nous conduit jusqu'au *rental car service*. Par chance, la personne au guichet Fox Rent a Car retrouve notre réservation en ligne. Nous arrivons à bafouiller quelques mots pour refuser les assurances supplémentaires qu'elle tente de nous imposer. Dans le parking, nous découvrons enfin notre *convertible car*, une Chevy Camaro noire décapotable. Germain, fan de voitures, aurait préféré une Mustang pour vivre son rêve américain. Je suis heureux de sortir enfin de l'aéroport. L'air de San Francisco est un bonheur pour les Parisiens que nous sommes. Très vite, nous sommes happés par l'énergie de cette ville coincée entre océan et baie. Notre hôtel se trouve au nord de la ville dans le quartier de Laurel Heights, résidentiel et calme.

Évidemment, nous découvrons rapidement Castro Street, entre Market Street et la 19<sup>e</sup> Rue. Castro, la rue, a donné son nom au quartier. Difficile de la rater, des drapeaux arc-en-ciel flottent au sommet des lampadaires. Impossible aussi de ne pas repérer le mythique cinéma Castro Theater, image incontournable de tous les guides touristiques : le nom « CASTRO », en lettres capitales, sur cette enseigne verticale accrochée à la façade au style baroque. En face se trouve le restaurant Harvey's. Une forme d'hommage à Harvey Milk, l'un des plus célèbres militants de la cause gay.

Il a été le premier homme politique ouvertement homosexuel élu dans une grande ville des États-Unis. C'était ici, à San Francisco, en 1977. Il était alors devenu conseiller municipal du quartier de Castro. Avant notre départ, Germain et moi avons revu le biopic avec Sean Penn, réalisé par Gus Van Sant. Une sacrée épopée. Non loin du restaurant, pas sur Castro mais sur la 18<sup>e</sup>, nous découvrons aussi Badlands, un lieu gay où l'on boit et où l'on danse. Ambiance branchée et tamisée. Derrière le bar et dans la salle, des garçons sympathiques, quelques filles aussi, puis des écrans aux murs, qui diffusent des clips musicaux des années 1970, 1980, 1990, et quelques tubes actuels. Un bon cocktail.

Le 21 juillet 2011, nous empruntons non pas le fameux Golden Gate Bridge que nous avons déjà pu admirer, mais l'autre pont, le Bay Bridge, peut-être moins beau mais tout aussi impressionnant. Il enjambe la baie et relie San Francisco à Oakland. Marlene se trouve côté Oakland, dans les terres, à une heure de route. Là bas, l'influence de l'océan Pacifique et de la baie ne se fait plus sentir. Il fait vraiment chaud. Le contraste est saisissant.

Notre première rencontre doit avoir lieu à Danville, une petite ville bourgeoise, quelques rues principales, ambiance *Desperate Housewives*. Passé ce centre charmant, le reste de la ville est beaucoup plus impersonnel. Le bureau de Marlene se trouve sur une large avenue agrémentée d'immeubles de quatre

à cinq étages, tous identiques ou presque. Avec l'aide du GPS et de Marlene au téléphone, nous trouvons finalement la bonne adresse. Elle nous attend sur le parking. Un petit bout de femme très brune et rondelette, la cinquantaine bien tassée. Une fois dans son bureau en rez-de-chaussée, elle retrouve son français et nous raconte un peu sa vie, son agence. Elle pose beaucoup de questions sur notre couple et notre désir d'enfant. Nous l'interrogeons sur les relations qu'entretiennent les couples avec les mères porteuses. Elle nous explique qu'il y a autant d'expériences différentes que de mères porteuses et de couples. Il faut beaucoup de dialogue avant qu'une telle grossesse ne démarre. Le temps de la grossesse, la mère porteuse reste maître de son corps. Il lui appartient. On ne peut imposer un examen pour notre simple plaisir si la mère porteuse n'y consent pas. Elle insiste. C'est pour cela qu'il est très important que les couples et les mères porteuses échangent au maximum sur la façon dont ils envisagent ensemble ce parcours, avant de prendre le moindre engagement. Autre point souligné par Marlene : toute femme qui souhaite devenir mère porteuse doit déjà avoir porté au moins un enfant pour elle. Les mères porteuses savent ce que représente une grossesse à la fois physiquement et psychologiquement. Marlene est franche. Elle nous inspire confiance. Mais après avoir entendu nos amis puis Marlene parler de leur expérience, j'ai encore du mal à comprendre comment une femme peut accepter



San Francisco, Californie

de porter un enfant pour d'autres. J'arriverai à obtenir partiellement une réponse à cette question qui m'obsède, mais ce sera bien plus tard. Une chose est sûre : ce qui est condamnable en France ne l'est pas ici. Les agences comme celle de Marlene ont pignon sur rue. La gestation pour autrui est un mode de conception comme un autre.